MÉLANGES D'ÉPIGRAPHIE CHRÉTIENNE.

I. ÉPIGRAPHIE LITURGIQUE DE LA RÉGION D'ANTIOCHE.

L'ÉPIGRAPHIE d'Antioche et de ses environs est extrêmement pauvre. Le tome III^e du *Corpus inscriptionum latinarum* ⁽¹⁾ et le tome III^e du *Corpus inscriptionum graecarum* ⁽²⁾ ont enregistré une dizaine de marbres du plus médiocre intérêt, tous païens d'ailleurs. Cependant la mission de Vogüé et tout récemment la mission américaine ont relevé un certain nombre de textes chrétiens dispersés dans la région voisine d'Antioche. La plupart de ces textes ont quelques points de contact avec la liturgie et principalement avec l'usage local ; il peut donc y avoir utilité à les grouper.

Un grand nombre d'inscriptions en Syrie sont gravées sur le linteau de la porte d'entrée des maisons. C'était là un de ces usages superstitieux que les chrétiens suivirent, sauf à changer les formules. De même qu'on gravait un oracle d'Alexandre d'Abonotichos ⁽³⁾, on grava désormais un verset de psaume ou bien une acclamation liturgique. C'est ainsi que nous rencontrons le mot Alleluia, que l'épigraphie chrétienne ne nous a fourni nulle part ailleurs, sur des linteaux de porte d'une maison à Khirbet-Has ⁽⁴⁾ :

1) ΙΧΘΥΣ

2) ΑΛΗΛΟΥΙΑ

ΑΛΗΛΟΥΙΑ

Ces inscriptions étaient probablement destinées à suggérer aux fidèles une pensée pieuse. Peut-être même était-ce une invitation à

1. *Corp. inscr. lat.*, t. III, n. 6046, 6047, 14165⁴, 14165⁵.

2. *Corp. inscr. graec.*, t. III, n. 4465-4469 : cf. t. II, n. 2810, 3425 ; t. III, n. 4472, 4622, 5804 ; t. IV, n. 8956, 8958 ; Mommsen, *Römische Geschichte*, t. V, p. 460 ; *Keine griechische Landschaft hat so wenig Denksteine aufzuweisen wie Syrien ; das grosse Antiocheia, die dritte Stadt des Reiches hat, um von dem Lande der Hieroglyphen und die Obeliken nicht zu reden, weniger Inschriften hinterlassen als manches kleine africanische oder arabische Dorf* : cf. Nöldeke, dans *Zeitschrift der deutschen Morgenländische Gesellschaft*, t. XXXIX, p. 335 ; Ph. Le Bas, *Inscr. gr. et lat. recueillies en Grèce et en Asie mineure*, in-fol., Paris, 1870, t. III, p. 614, n. 2707-2713.

3. Séance du 30 janvier 1903 à l'Acad. des Inscript., M. Ph. Berger communique un mémoire de M. Perdrizet sur une inscription d'Antioche. C'est un oracle d'Alexandre d'Abonotichos qui eut une très large vogue : « Phébus à la chevelure vierge, écarte le nuage de la peste. »

4. Ph. Le Bas, *op. cit.*, 2695.

réciter la formule ainsi gravée. Dans la chapelle d'Alexandre à Tipasa de Maurétanie, une inscription placée devant la porte principale devait être tournée vers le bas-côté afin d'être lue facilement par ceux qui entraient dans l'édifice (1). Souvent l'inscription est empruntée au psautier et elle est manifestement mise en rapport avec la place qu'elle occupe. A la place du *Salve* ou du *Cave canem* on lit à Refâdi: « Seigneur, bénis notre entrée et notre sortie. Amen (2); » cette formule se retrouve à El-Barra un peu différente: « Seigneur, garde notre sortie et notre entrée maintenant et pour l'éternité. Amen (3). »

Parfois l'inscription suffit à elle seule à révéler la destination d'un édifice. Ainsi à El-Barra on lit sur le pressoir une inscription du IV^e-V^e siècle rappelant « la liqueur semblable au nectar, les dons de Bacchus produits par la vigne et préparés par le soleil (4). » Mais c'est là un souvenir bien profane. Le même village nous montre sur un autre linteau: « Tu m'as donné la joie dans mon cœur. Des fruits du blé, de la vigne et de l'olivier nous avons été comblés en paix (5). »

On voit par ces exemples que tantôt la citation est purement biblique, tantôt elle est de style ecclésiastique. Ce qui nous est parvenu est si peu de chose comparativement à ce qui a existé qu'on n'ose guère entreprendre un classement. Un récit du tremblement de terre d'Antioche en 528 par Théophanes le Chronographe, est bien fait pour inviter à la prudence en matière de statistique épigraphique. A la suite des processions de supplication qui suivirent la catastrophe, un saint homme avait été, disait-on, gratifié d'une vision au cours de laquelle il connut que tous les survivants au tremblement de terre devaient faire graver sur le linteau de la porte de leur maison cette inscription: « Christ, demeurez avec nous. » A ce prix la colère de Dieu contre la ville s'apaiserait. La formule:

ΧΡΙΣΤΟΣ ΜΕΘΗΜΩΝ ΣΤΗΤΕ (6)

1. H. Leclercq, dans *Dict. d'arch. chrét. et de liturgie*, t. I, col. 687.

2. Le Bas, *op. cit.*, n. 2696.

3. *Ibid.*, n. 2646; cf. 1814 c. On peut rapprocher les inscriptions monumentales qui courent au sommet des châteaux de Temple Newsam, dans le Yorkshire; de Castle Ashby dans le Northamptonshire.

4. Le Bas, *op. cit.*, n. 2644; De Vogüé, *Syrie centrale*, in-4°, Paris, p. 85, pl. 35.

5. Le Bas, *op. cit.*, n. 2648, a.

6. Théophanes, *Chronographie*, P. G., t. CVIII, col. 410. On remarquera combien ce trait nous rapproche de la formule d'Alexandre d'Abonotichos préservant de la peste.

aura donc été commune à Antioche, or, jusqu'à ce jour, on n'en a relevé, à notre connaissance, aucun exemplaire (1).

Plusieurs des inscriptions tracées sur les linteaux de porte appellent un rapprochement avec les formules de la liturgie.

Une inscription de Hâss porte, à la suite de la doxologie, les mots ΣΩΣΟΝ ΚΥΡΙΕ ΤΟΝ ΛΑΟΝ ΣΟΥ (2) tirés du psaume XXVII, 9, qui se retrouvent dans la liturgie de saint Basile (*codex Barberini*) sous cette forme : Κύριος ὁ Θεὸς ἡμῶν, σῶσον τὸν λαόν (3), et dans la liturgie de saint Jacques (*rotulus Messanensis*) sous cette forme : Σῶσον, ὁ Θεός, τὸν λαόν σου (4).

Les formules doxologiques sont fréquentes. A El-Barra nous relevons une citation de l'évangile de saint Luc (II, 14) qui peut se rattacher au groupe de doxologies rencontrées à Kokanaya et à Khanasser (5).

+ ΔΟΞΑ ΕΝΨΥΨΙΤΟΙΣ ΙΗΙΗ ΚΑΙ ΕΠΙ Γῆ ΕΙΡΗΝΗΝΙΑΙΕΝ

+ Δόξα ἐν ὑψίστοις [Θεῶ] καὶ ἐπὶ γῆ εἰρήνη....

Le Dr E. Littmann a trouvé dans le même village une deuxième inscription présentant la même formule, mais complète cette fois : Δόξα ἐν ὑψίστοις Θεῶ, καὶ ἐπὶ γῆς εἰρήνη, ἐν ἀνθρώποις εὐδοκία (6). Remarquons la leçon εὐδοκία et non pas εὐδοκίας. C'est en effet εὐδοκία que nous donne la liturgie de saint Jacques dans le *codex Messanensis*, dans le *rotulus Messanensis* ainsi que dans les manuscrits *fonds grec*, n. 476 et 2509 de la Bibliothèque nationale (7).

El-Barra nous offre plusieurs autres textes scripturaires qui semblent également détachés de la liturgie. Par exemple, ce début du psaume XXIII (8) :

ΚΣ ΠΟΙΜΕΝ(ι) ΜΕ + ΚΑΙ ΟΥΔΕΝ ΜΟΙ ΥΣΤΕΡΗΣ(ει) + (9)

1. Un fait analogue signalé par E. Le Blant, *Manuel d'épigraphie chrét.*, in-12, Paris, 1869, p. 56-57, pour la formule *ultimus suorum*. Pour l'épigraphie d'Antioche, voir P. Perdrizet, *Mélanges épigraphiques S. II. Inscript. d'Antioche* dans le *Bull. de corresp. hellénique*, 1900, t. XXIV, p. 288 ; Lechat, dans la *Revue des études grecques*, 1899, p. 475-476 ; Lajard, *Culte de Mithra*, in-4°, Paris, 1847, p. 147.

2. W. K. Prentice, dans *Transactions and Proceedings of american philological Association*, 1902, t. XXXIII, p. 88, n. 5.

3. C. E. Swainson, *The greek Liturgies*, in-8°. Cambridge, 1884, p. 76, col. 2 ; cf. p. 77, 86.

4. *Ibid.*, p. 230, col. 1.

5. Le Bas, *op. cit.*, n. 2647.

6. W. K. Prentice, *op. cit.*, p. 87, n. 3.

7. C. E. Swainson, *op. cit.*, p. 254, 255.

8. Le Bas, *op. cit.*, n. 2650.

9. C. E. Swainson, *op. cit.*, p. 314, col. 2.

qui se retrouve dans la liturgie de saint Jacques (*codex Rossanensis*) sous cette forme : Κύριος ποιμαίνει με, καὶ οὐδὲν με ὑστερήσει.

Sans sortir d'El-Barra nous trouvons encore : + Γένοιτο, Κύριε, τὸ ἐλεός σου ἐφ' ἡμᾶς + καθάπερ ἠλπίζαμεν ἐπὶ σέ (ps. XXXIII, vs. 22) ⁽¹⁾, formule qu'on a voulu faire venir du *Schemone-Esreh* ⁽²⁾.

La formule suivante combine un passage du ps. CXIII, 7, avec un emprunt probable à la liturgie des présanctifiés ⁽³⁾ :

Χριστὸς δὲ νικᾷ + Πίστις, ἐλπίς ἀγάπη +
Ἐγίρει ἀπὸ γῆς πτωχὸν καὶ ἀπὸ κοπρίας ἀνύψ[ψ]οι πένητα

rappelle en effet : βεβαίωσον αὐτοὺς ἐν τῇ πίστει · στήριξον ἐν ἐλπίδι τελείωσον ἐν ἀγαπῇ ⁽⁴⁾

Une pierre brisée en deux fragments porte ces mots ⁽⁵⁾ :

+ Κύριος τῶ(ν) δυναμέων μεθ' ἡμῶν ἔστ[ω]

dont on retrouve quelques vestiges sur une inscription de Dana :

.....δυναμεθ' ἡμῶν αν
.....ω ἡ[μ]ῶν ὁ Θεὸς Ἰακώβ

que M. W. H. Prentice rétablit ainsi : Κύριος τ[ῶ]ν δυναμέων μεθ' ἡμῶν, ἀντ[ι]λ[η]π[τ]ω(ρ) ἡμῶν ὁ Θεὸς Εἰακώβ ⁽⁶⁾, et rapproche avec raison des mots Κύριε τῶν δυνάμεων qui se trouvent souvent dans les liturgies ⁽⁷⁾. Un autre exemple de compénétration des textes liturgiques et des textes bibliques se rencontre à Kefr-Ambil sur un linteau de porte richement orné ⁽⁸⁾ :

+ ΟΘΕΟCTΩΝΔΙΝΟΜΕΩΝΦΙΛΑΙ ΚΑΙ ΕΛΕΗCΑ
+ TONEICΩΔΟΝΗΜΩΝΚΑΙΤΟΝ ΕΞΩΔ°Ν

+ Ο Θεὸς τῶν δ[υ]ναμέων ψ[υ]λ[λ]ξ[α]ι καὶ ἐλεῖ, σ[α]ι τὸν εἰσῶδον ἡμῶν καὶ τὸν ἔξωδον.

On voit ici le vs. 8^e du ps. CXXI que nous avons déjà noté deux fois, à El-Barra et à Refâdi.

Les doxologies qui ont été à Antioche l'occasion de querelles très

1. Le Bas, *op. cit.*, n. 2652.

2. W. K. Prentice, *op. cit.*, p. 98, n. 19.

3. Le Bas, *op. cit.*, n. 2651.

4. C. E. Swainson, *op. cit.*, p. 96.

5. Le Bas, *op. cit.*, n. 2649 : ἐμῶν pour ἡμῶν.

6. W. K. Prentice, *op. cit.*, p. 99, n. 23.

7. C. E. Swainson, *op. cit.*, p. 282, 306, 389, etc.

8. Le Bas, *op. cit.*, n. 2662 a.

vives ⁽¹⁾ ne sont représentées dans l'épigraphie antiochienne actuellement connue que par les formules orthodoxes :

ΔΘΞΑ ΠΑΤΡΙ ΚΑΙ ΥΙΩ ΚΑΙ ΑΓΙΩ ΠΝΕΥ[μα]ΤΙ ⁽²⁾

A Khanasser, nous trouvons la formule plus développée ⁽³⁾ :

ΤΔΩΞΑΠΑ		ΤΜΚΑΙΟΙΟΥ
ΚΑΙ ΑΠΟΥ	✕	NE////////VO
VOIKNNI		AH////////KEI

Δόξα Πατρὶ καὶ Οἰοῦ καὶ ἁγίου Πνεύματος, (νῦν) καὶ ἀ(εὶ) κα(ὶ) εἰς τοὺς [αἰ](ῶ)νας Ἀμήν ⁽⁴⁾. Enfin à Deir Séta : [? Ἐν ὀνόματι Πατρὸς καὶ Υἱοῦ καὶ Ἁγίου Πνεύματος] καὶ τῆς Θεοτόκου... παρ]θέν[ου &... ⁽⁵⁾.

Nous avons donné dans nos *Monumenta Ecclesiae liturgica* une inscription de la région d'Antioche dont la formule nous a semblé pouvoir être rétablie à coup sûr à l'aide d'une inscription de Carie. Voici l'inscription antiochienne ⁽⁶⁾.

ΑΓΙΟΣ Ο Θ· ΑΓΙΟΣ
ΙCΧΥΡΟΣ ΑΓΙΟΣ
ΑΘΑΝΑΤΟΣ ΟCΤ////
ΡΩΘ/////////
ΕΛΕΗCΩΗΜΑC

1. Un fragment de Théodore de Mopsueste, recueilli par Nicetas Choniates, ne nous est parvenu que dans la traduction latine : *Caeterum per id tempus Antiochiaeflorebant et virtute scientiaque celebres habebantur Flavianus et Diodorus quorum ille Antiocheno episcopatus, hic Tarsensi postea praefectus est. Atque ut Theodorus Mopsuestenus scribit: illum psalmodiae speciem quos antiphonas dicimus, illi ex Syrorum lingua in graecam transtulerunt et omnium prope soli admirandi hujus operis omnibus orbis christiani hominibus auctores apparuerunt. Heterousiastae quidem certe, hoc est, ariani, diversa Filium, a Patre substantia esse dicentes, ita canere solebant : Gloria Patri PER Filium IN Spiritu sancto. Flavianus autem primus cecinisse fertur : Gloria Patri ET Filio ET Spiritui sancto.* Nicetas Choniates, *Thesaurus fidei*, l. V, c. XXX : *Patr. Gr.*, t. CXXXIX, col. 1390.

2. Le Bas, *op. cit.*, n. 2682, De Vogüé, *op. cit.*, p. 119, pl. 96, 4.

3. J. B. Chabot, *Inscriptions grecques de Syrie*, dans le *Journal asiatique*, 1901, t. XVIII, p. 442 : « Nous reproduisons ici finalement en caractères épigraphiques le texte de la copie, laissant à de plus habiles le soin de restituer le monument et de corriger les erreurs de transcription. »

4. Restitution de W. K. Prentice.

5. Le Bas, *op. cit.*, n. 2679. La restitution ἐν ὀνόματι est fondée sur une répétition fréquente de cette formule, sauf de légères variantes, p. ex. à Deir Sambil : ἐν ὀνόματι Πατρὸς, καὶ (καὶ) Υἱοῦ, καὶ (καὶ) ἁγίου Πνεύματος W. K. Prentice, *op. cit.*, p. 92, n. 7 ; à Bāliskā : ἐν ὀνόματι Κ(υρ)οῦ Ἰ(η)σοῦ Χ(ρισ)τοῦ Ibid., p. 92, n. 8 ; à Dar-Kita : ἐν ὀνόματι τῆς ἁγίας τριᾶδ(ος)... Ibid., p. 93, n. 9.

6. D. Cabrol et D. Leclercq, *Monumenta Ecclesiae liturgica*, in-4°, Parisiis, 1902, t. 1, praef., p. CIX.

Les lignes 3^e et 4^e doivent être ainsi complétées : ...ὁ στ[αυ] || ρωθ
[εἰς δι' ἡμᾶς]. L'inscription de Caryandis, en Carie, est libellée comme
il suit (1) :

ΑΓΙΩCΩΘΕ	┌	ΩCΑΓΙΩCΕ////
CΥΠΟC ΑΓΙΩC	└	ΑΘΑΝΑΤΟC
ΕΛΕΗ		CONHMAC

Nous n'avons plus maintenant à nous éloigner d'Antioche jusqu'en Carie pour fournir la restitution du premier marbre. Le D^r Enno Littmann a découvert à Bslindelinteh, bourgade située dans le district montagneux à l'est d'Antioche, un texte complet gravé sur un linteau de porte. Aucun estampage n'a été publié — à notre connaissance — de cette inscription, que M. W. K. Prentice rétablit ainsi (2) :

Ἄγιος ὁ Θεός, ἄγιος ἱ[σ](χ)υρός,
ἄγιος ἀθάνατος, (σ)ταυ[ρ]οθ[ε]ι[ε]ῖς
δι' ἡμᾶς, ἡλ[ε]ησον ἡμᾶς

Ces mots sont un emprunt textuel à la liturgie, mais à une liturgie déjà codifiée dont nous allons rechercher l'époque après avoir indiqué une des sources, la plus ancienne probablement, de la formule en question. Dans la liturgie, probablement éphésienne, insérée dans l'Apocalypse vers les dernières années du I^{er} siècle de notre ère, nous retrouvons les éléments que voici :

ἄγιος, ἄγιος, ἄγιος, κύριος ὁ θεός... κ. τ. λ. (3).
...καὶ ἡ ἰσχύς τῶ Θεοῦ ἡμῶν... κ. τ. λ. (4).

Ce n'est encore qu'un rudiment dont l'inscription de Caryandis nous donne un développement, conforme à l'orthodoxie la plus rigoureuse, et que nous relevons dans la liturgie dite de saint Jacques (*codex Rossanensis*) (5) et, sous une forme abrégée, dans la liturgie alexandrine (*codex Rossanensis*) (6). Dans les deux inscriptions des environs d'Antioche nous notons l'insertion des mots : ὁ σταυρω-
θεῖς δι' ἡμᾶς dont on connaît l'origine. Ces mots furent ajoutés au *Tri-*

1. D. Cabrol et D. Leclercq, *op. cit.* Cf. Le Bas, *Inscript. gr. et lat. recueillies en Grèce et en Asie-Mineure*, in-fol., Paris, 1870, n. 2653 :

2. W. K. Prentice, *Fragments of an early christian liturgy in Syrian Inscriptions*, dans *Transactions and Proceedings of american philological Association*, 1902, t. XXXIII, p. 81.

3. D. Cabrol et D. Leclercq, *op. cit.*, n. 575.

4. *Ibid.*, n. 581.

5. C. A. Swainson, *The greek Liturgies*, in-8°, Cambridge, 1884, p. 226, col. 2.

6. *Ibid.*, p. 14, fol. 1.

sagion par Pierre le Foulon, évêque d'Antioche, vers l'année 470, addition qui fut l'occasion ou le prétexte de conflits et de luttes dans le détail desquels nous n'avons pas à entrer. Dans la pensée du monophysite Pierre le Foulon la triple invocation s'adressait à un seul Dieu, or ce Dieu « avait été crucifié pour nous », disait-il; d'où notre formule épigraphique.

Les textes des inscriptions gravées sur le linteau des portes ne leur sont pas réservés exclusivement, cependant il semble que le choix des textes destinés aux linteaux ait été parfois inspiré par un seul mot qui, considéré dans le contexte, n'a plus la valeur qu'on lui a prêtée pour la circonstance. Ainsi à Roueiha on lit sur le linteau d'une porte, tracé en lettres de couleur rouge et non gravé, le début du psaume XC^e : 'Ο κατοικῶν ἐν βοηθίᾳ τοῦ Ὑψίστου, κ. τ. λ. (1). De même sur un sarcophage à El Moudjéléyé (à peu de distance d'El-Barra) on lit les versets 9^e et 10^e du même psaume : Τὸν Ὑψίστον ἔθου. κ. τ. λ. (2) Dans le premier cas le mot « habiter », dans le deuxième cas le mot « demeure » (ἐν τῷ σκηνώματί σου) ont paru justifier l'application faite des paroles bibliques.

Dans ce même village de Roueiha, Pococke a copié une inscription que Franz, toujours préoccupé de transformer en *tituli* païens les inscriptions d'un christianisme douteux, a publiée au *Corpus inscript. graecar.* (3) :

ΕΙΣΘΣΟΣΜΟΝΟΣΟΣΟΗΟ
ΥΠΕΡΣΩΤΗΡΙΑΣΚΑΜ\ΝΗΩ
ΤΩΝ ΖΟΝΤΩΝ ΑΝΕΝΩ
ΣΕΝΚΑΣΣΙΜΑΣΚΑΙΜΑΘΒΑ
ΒΕΑΕΤΟΥΣΓΑΥ

Εἰς [Θε]ὸς μόνος ὁ σ[ώ]ζων, ὑπὲρ σωτηρίας καὶ... τῶν ζ[ώ]ντων ἀνε-
ν[έ]ωσεν Κασ... ἔτους γ[λ]ύ; ou mieux : Εἰς Θεὸς μόνος ὁ βοηθ[ῶν].
Ὑπὲρ σωτηρίας καὶ μνήμ[η]ς τῶν ζόντων. Ἀενίωσεν Βάσσιμας καὶ Μαθ-
βαβέα, ἔτους γλυ'. « Dieu seul vient à notre aide. Pour le salut et le
souvenir des vivants, Bassimas et Mathbabea ont restauré (ce tom-
beau) en l'année 433 (= 384 apr. J.-C.).

Ces expressions en rappellent d'autres dans la liturgie de saint Jacques (*rotulus Messanensis*). Ἐτι δὲ καὶ ὑπὲρ σωτηρίας καὶ ἀρέσ[ε]ως
ἁμαρτιῶν τῷ προσενέγκαντι ἀδελφῷ ἡμῶν. Καὶ ὑπὲρ μνήμης τῶν δ[ο]τίων
πατέρων ἡμῶν καὶ ἀδελφῶν, εἰπώμεν πάντες ἐκτενῶς (4).

1. Le Bas, *op. cit.*, n. 2672.

2. *Ibid.*, n. 2654.

3. T. III, n. 4462. Au contraire l'attribution des n. 4463, 4464 nous paraît douteuse.

4. C. E. Swainson, *op. cit.*, p. 312, col. 1.

Les ruines de Hâss comprennent un monument funéraire connu sous le nom de « tombeau de Diogène (1) ». Parmi les nombreuses inscriptions dont la paléographie concorde avec l'architecture du monument à nous reporter au IV^e siècle, plusieurs sont de simples épitaphes, d'autres courent sur les corniches. « Béni [soit] celui qui vient au nom du Seigneur ; le Seigneur nous est apparu » (Ps. CXVIII, 26, 27) ; « Envahis la terre et, après l'avoir enivrée, rejette ses débris, car elle est ébranlée (2) ». Une inscription négligée par les anciens visiteurs, bien qu'elle offrit plus d'intérêt que toutes les autres, a été publiée en 1902 par M. W. K. Prentice, d'après lequel nous la transcrivons (3) :

Ὁ τὸ ζῆν χαρισάμενος τῷ ἀν-
θρωπίνῳ γένει, καὶ τὸ τελευτᾶ-
ν διὰ σφάλμα ἐντιλάμενος,
καὶ τὴν ἀνάστασιν ἐν ἐλέει κα-
ὶ οἰκτιρμοῖς ἰδοῦ(ς) ἐπαγγιλάμ-
ενος, καὶ ἀραβωνίσας, Χριστός, ἐπί-
σκεψε τῷ σωτηρίῳ σου τὸν δο-
υλόν σου Ἀντωνῖνο(ν) Διογέ-
νου(ς) καὶ Δομετίαν, γαμετήν
αὐτοῦ, καὶ τοὺς λοιποὺς ἐνταῦθα-
κα κοιμωμένους, τοῦ ἰδοῦν ἐν τῇ
ᾗ χρηστότητι τῶν ἐκλεκτῶν σου]

« Toi qui donnes la vie au genre humain et la mort en punition du péché, et qui, dans ta bienveillance, promets la résurrection et nous en donnes un gage, Christ, daigne visiter par ton salut ton serviteur Antonin, fils de Diogène, Domitia sa femme et les autres qui reposent ici afin qu'ils puissent voir le lieu de tes élus. »

Il est évident que la phrase ἐν ἐλέει καὶ οἰκτιρμοῖς est inspirée par le ps. CIII, verset 4^e et la fin de l'inscription dépend du verset 4^e du psaume CVI : Ἐπίσκεψαι ἡμᾶς ἐν τῷ σωτηρίῳ σου, τοῦ ἰδοῦν ἐν τῇ χρηστότητι τῶν ἐκλεκτῶν σου. Il semble toutefois que l'emprunt ait été suggéré par un document intermédiaire, la liturgie de saint Basile

1. De Vogüé, *Syrie centrale*, p. 103.

2. Le Bas, *op. cit.*, n. 2661, a, b, c, d, e, f.

3. W. K. Prentice, *op. cit.*, 1902, t. XXXIII, p. 96, n. 16. L'éditeur a donné simplement une transcription courante, sans séparation des lignes; nous interprétons comme des sections de lignes dans le texte original des « blancs » qui coupent d'une façon irrégulière la transcription. L'emplacement exact de l'inscription dans le monument n'est pas indiquée. Cf. W. K. Prentice, *The so-called tomb of Diogenes in Hâss*, dans *Princeton University Bulletin*, 1903, t. XIV, p. 74-88.

dans laquelle il est curieux de suivre un développement parallèle à celui des idées exprimées dans notre inscription (1) :

Ὁ τὰς κοινὰς ταύτας καὶ συμφώνους ἡμῖν χαρισάμενος προσευχάς... καὶ ἐν τῷ μέλλοντι ζωὴν αἰώνιον χαριζόμενος.

Καὶ ἐπίσκεψαι ἡμᾶς ἐν τῇ χρηστότητί σου.

Επιβλέψον καὶ ἐπὶ τοὺς δούλους σου τοὺς κατηχουμένους, κ. τ. λ.

Ὁ Θεός, ὁ ἐπισκεψάμενος ἐν ἐλέει καὶ οἰκτιρμοῖς τὴν ταπείνωσιν ἡμῶν, κ. τ. λ.

Πατὴρ τοῦ Κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ, ... παρ' οὗ τὸ Πνεῦμα τὸ ἅγιον ἐξεφάνη, ... ὁ ἀρραβὼν τῆς μελλούσης κληρονομίας, κ. τ. λ.

Πλάσας γὰρ τὸν ἄνθρωπον, ... τέθεικας αὐτὸν ἐν παραδείσῳ τῆς τρυφῆς, ἀθανασίαν ζωῆς καὶ ἀπόλαυσιν αἰωνίων ἀγαθῶν ἐν τῇ τηρήσει τῶν ἐντολῶν σου ἐπαγγειλάμενος αὐτῷ. Ἀλλὰ... νεκρωθέντα (τε) τοῖς οἰκείοις αὐτοῦ παραπτώμασιν, ... ἀπέστεψας αὐτὸν εἰς τὴν γῆν ἐξ ἧς ἐλήφθη, οἰκονομῶν αὐτῷ τὴν ἐκ παλιγγενεσίας σωτηρίαν τὴν ἐν αὐτῷ τῷ Χριστῷ σου.

Ἐπειδὴ γὰρ δι' ἀνθρώπου ἡ ἁμαρτία εἰσῆλθεν εἰς τὸν κόσμον, καὶ διὰ τῆς ἁμαρτίας ὁ θάνατος, κ. τ. λ.

Ὁδοποιήσας πάσῃ σαρκὶ τὴν ἐκ νεκρῶν ἀνάστασιν, ... ἐγένετο ἀπαρχὴ τῶν κεκοιμημένων, κ. τ. λ.

Ἐπισκεψαι ἡμᾶς, ὁ Θεός, καὶ μνησθήτι πάντων τῶν πιστῶς κεκοιμημένων ἐν ἐλπίδι ἀναστάσεως ζωῆς αἰωνίου, καὶ ἀνάπαυσον αὐτοὺς ὅπου ἐπισκόπει τὸ φῶς τοῦ προσώπου σου.

Nous avons transcrit plus haut une des inscriptions composée au moyen de deux versets du psaume CXIII^e et tracée sur le côté nord du « tombeau de Diogène ». On sait que le psaume en question semble avoir formé la seconde partie de l'*Hallel* et avoir fait partie, à ce titre, des chants du souper pascal. Ce n'est pas le lieu de revenir ici sur les attaches que nous avons tenté de montrer ailleurs entre le souper funèbre de Jésus et l'agape des chrétiens, mais il peut n'être pas superflu de relever la présence d'un passage de l'*Hallel* sur les murs d'une salle qui a offert toutes les conditions d'installation ordinaires à la célébration des agapes funéraires.

On aura pu remarquer que plusieurs de nos textes épigraphiques dépendent, ou, pour ne pas précipiter la solution, se rattachent à un type liturgique dont les liturgies de saint Jacques et de saint Basile nous offrent des exemplaires plus ou moins directement

1. C. E. Swainson, *op. cit.*, p. 76 sq. M. S. Pétridès, dans *Échos d'Orient*, 1904, p. 184, dit que l'inscription « semble empruntée à l'office funéraire de l'époque, mais sans que nous puissions déterminer sa provenance exacte. »

rattachés à cet architype. Quoi qu'il en soit, ces deux liturgies semblent, dans leur forme actuelle, assez peu éloignées de l'exemplaire auquel les textes épigraphiques ont emprunté leurs formules. Mais il y a plus, l'épigraphie devient en un certain sens un *criterium* entre les diverses familles de manuscrits qui nous ont conservé la liturgie; c'est ainsi que sur quatre manuscrits principaux de la liturgie de saint Jacques le *codex Rossanensis* et le *Parisinus n. 2509* contiennent seuls l'inscription de El-Barra citée plus haut : Κύριος ποιμαίνει με κ. τ. λ.

Les textes que nous venons d'énumérer rapidement ne sont pas les seuls que nous puissions citer. Nous ne saurions omettre de mentionner une inscription trouvée à Refâdi, village abandonné situé à une demi-heure de Kalat Semân, et portant la date de 439. Cette date tardive importe d'autant plus que l'inscription porte un symbole des plus antiques qui avait, à cette époque, disparu depuis longtemps à Rome de la symbolique (1) :

ΙΧΘΥΣ Ρ ΑΡΧΗΤΟΥ ΝΗΩΚΤΙCΤΟΥ
ΕΤΟΥC ΖΗΥ Μ ΞΑΝΔΙΚΟΥΑ

Ι(ησοῦς) Χ(ριστός) Θ(εοῦ) Υ(ἰός) Σ(ωτήρ). — Χρ(ιστός) ἀρχὴ τοῦ νηωκτίστου. Ἔτους ζπύ, μ(ηνός) ξανδικοῦ α.

Nous avons déjà rencontré ΙΧΘΥC à Kherbet Hâss (2).

Dans l'inscription dédicatoire d'une hôtellerie à Deir Sém'an, en l'année 479, nous trouvons : Χ(ριστ)ὸ βοήθη (3) ; à Danâ nous lisons : Εἰς Θεὸς καὶ [ὁ] Χριστὸς αὐτοῦ καὶ τὸ ἅγιον Πνεῦμα βοηθήτω καὶ... (4) On retrouve cette formule sur une pierre provenant de l'église de Babirka et sur trois autres datées respectivement de 418, 431 et 537 après J.-C. On en peut rapprocher un passage de la liturgie de saint Jacques (*codex Messanensis*) : Εἰς ἅγιος, εἰς Κύριος Ἰησοῦς Χριστός, εἰς δόξαν Θεοῦ Πατρός, συν ἁγίῳ Πνεύματι (5). L'inscription de Babirka contient, après πνεῦμα, la formule suivante : βοηθήσε (ι ?) τοὺς φουβουμένους αὐτοῦ, tandis que la plus récente des inscriptions de Darkita porte simplement après πνεῦμα le mot βοηθη ou βοηθης. A Djuwaniyeh on trouve : Εἰς Θεὸς καὶ ὁ Χριστὸς αὐτοῦ ; au même lieu, et à la date de 398 apr. J.-C : Εἰς Θεὸς μόνος ὁ βοηθων πᾶσιν τοῖς

1. Le Bas, *op. cit.*, n. 2695.

2. *Ibid.*, n. 2659.

3. *Ibid.*, n. 2691.

4. *Ibid.*, n. 2689.

5. C. E. Swainson, *op. cit.*, p. 310, col. 2.

φι(οῦσιν αὐτόν ?) ; enfin en 374 : Εἰς Θεὸς ὁ βοιωτῶν τοὺς φωβουμένους αὐτοῦ (1) ; à Deir Sétâ, en mai 412 : Εἰς Θεὸς ὁ βοιωτῶν πᾶσιν (2) ; à Djuwaniyeh : Κύριος βασιλεὺς, εἰς ἑῶνα (= τὸν αἰῶνα) (3).

Plusieurs inscriptions présentent le sigle ΧΜΓ. Ce sigle n'a rien de particulier à la région d'Antioche. On en a relevé des exemplaires sur les points les plus divers. A Athènes (4), à Thessalonique (5), à Bostres (6), en Arabie, à Syracuse (7), en Syrie plusieurs exemplaires (8), d'après lesquels nous avons cru pouvoir conclure que le sigle avait commencé d'être employé dans la seconde moitié du IV^e siècle. Il faut abandonner cette date puisque le sigle se lit sur une inscription de Batanée antérieure à la paix de l'Église (9). ΧΜΓ se trouve encore en Phénicie (10), à Rome (11), à Éphèse (12), à Cyzique (13), à Bargylia (14), à Aphrodisias (15), à Kanawât dans le Hâouran (16), en Palestine (17), à Deir Salibé dans l'Euphraterie (18),

1. W. K. Prentice, *op. cit.*, p. 93, n. 11.

2. Le Bas, *op. cit.*, n. 2678.

3. W. K. Prentice, *op. cit.*, p. 98, n. 20.

4. C. Bayet, *De titulis Atticae christianis antiquissimis*. In-8°. Lutetiae Parisiorum, 1879. n. 45, pl. III, n. 1.

5. P. Perdrizet, *Inscriptions de Thessalonique*, dans les *Mélang. d'arch. et d'hist.*, 1900, t. XX, p. 228, n. XII.

6. *Corp. inscript. graec.*, t. IV, n. 9144.

7. *Ibid.*, t. IV, n. 9455.

8. Le Bas, *op. cit.*, n. 2660, ann. 377 ; n. 2663, ann. 399 ; n. 2665, ann. 420 ; n. 2691, ann. 479 ; n. 2299, ann. 516 ; n. 2145, 2674.

9. *Ibid.*, n. 2145. Sur les monuments datés, nous n'avons pas trouvé le sigle antérieurement à 377.

10. E. Renan, *Mission de Phénicie*, in-fol., Paris, 1864, p. 592, inscription de l'année 401.

11. De Rossi, *Bull. di arch. crist.*, 1870, p. 7-32, pl. III, n. 2 ; *Corp. inscrip. lat.*, t. XV, n. 2415. On a découvert 66 tuiles portant ce sigle sur le toit de Sainte-Marie-Majeure, Crostarosa, dans *Nuovo bull. di arch. crist.*, 1896, p. 55-56, 79 sq. Sur des amphores, *Corp. inscrip. lat.*, t. XV, n. 4853, 4886, 4888-4890 et 4891, ce dernier est douteux.

12. E. L. Hicks, *The Collection of ancient greek Inscriptions in the British Museum*. In-fol., Oxford, 1890, p. 185. n. 534 : cf. p. 294 ; C. Curtius, dans *Hermès*, t. IV, p. 214.

13. *Mittheilungen der kais. archäol. Instituts ; Athenische Abtheilung*, 1881, t. VI, p. 126.

14. *Bull. de corresp. hellén.*, 1894, p. 24. Pour la région au nord du Taurus, cf. Fr. Cumont, *Les inscript. chrét. de l'Asie-Mineure*. In-8°, Rome, 1895, p. 16, n. 9, 38, 72, 91. Dittenberger, *Corp. inscrip. atticarum*, t. III, n. 3536.

15. W. Ramsay, *Cities and Bishopricks of Phrygia*, in-8°, Oxford, 1898, t. II, p. 554, n. 427.

16. J. A. Mordtmann, *Griechische Inschriften aus der Hauran*, dans *Archäol. epigr. Mittheil. aus Oesterr.*, 1884, t. VIII, p. 192, n. 33.

17. Wright and Souther, dans *Palestine Exploration Fund. Quarterly Statement*, 1895, p. 51 : ΧΕ ΜΓ variante qu'il ne faut pas hésiter à lire Χριστέ.

18. V. Chapot, *Antiquités de la Syrie du Nord*, dans le *Bull. de corresp. hellén.*, 1902, t. XXV, p. 196.

enfin en Égypte, à Thèbes⁽¹⁾, à Antinoë⁽²⁾, à Alexandrie⁽³⁾, à Gebel el Teir⁽⁴⁾, à Akhmîn⁽⁵⁾, à Hermouthis⁽⁶⁾ et encore à Antinoë⁽⁷⁾, enfin sur un *Ostrakon*⁽⁸⁾ et un papyrus⁽⁹⁾ tous deux égyptiens.

On peut juger par cet inventaire de l'expansion et de la faveur du sigle dont l'interprétation a fait longtemps difficulté. Jusqu'à ces dernières années l'interprétation la plus communément reçue était la traduction de ΧΜΓ en Χριστός, Μεγαήλ, Γαβριήλ⁽¹⁰⁾, cependant Waddington avait proposé : Χριστός ὁ ἐκ Μαρίας γεννηθείς⁽¹¹⁾, Kirchhoof⁽¹²⁾ et C. Cavedoni⁽¹³⁾ ne hasardèrent aucune explication. Cependant sans sortir de la Syrie centrale une pierre offrait la formule développée, à Refâdi, à la date de 516⁽¹⁴⁾ :

+ ΙΗC ΟΝΑΖΩΡΕΩC
ΟΕΚΜΑΡΙΑC ΓΕΝΝΕ
ΘΗCΟΥCΤΟΥΘΥΕΝΘΑ
ΚΑΤΟΙΚΙΜΙΕCΤΩΟΔΕ
//////^ΠΕΛ = ΕΞΦΕΤΟΥC +

+ 'Ιησ(ούς) ὁ Ναζωρέως, ὁ ἐκ Μαρίας γεννηθ[εί]ς, ὁ υ(ι)ὸς τοῦ Θε(ο)υ, ἔνθα κατοικῶμι ἔστω ὁδε... [Μηνός 'Α]πελ(λαίου) ς', ἐξφ' ἔτους. +

En 1883, Emmanuel Miller publiait une inscription de provenance inconnue, conservée au Musée de Boulaq, contenant (lignes 21-22) cette formule : Χριστόν Μαρία γ || ἔννα. ἀμήν.⁽¹⁵⁾ Un papyrus, publié

1. C. R. Lepsius, *Denkmäler aus Aegypten und Aethiopien*, in-fol. Berlin, 1849, pl. 102, n. 3 ; E. Révillout, dans les *Mélang. d'arch. égypt.*, 1873, p. 189.

2. G. Lefebvre, *Inscriptions chrétiennes du Musée du Caire*, dans le *Bull. de l'Institut. franc. d'arch. orientale*, 1903, t. II, n. 19.

3. G. Botti, dans le *Bull. de la soc. arch. d'Alexandrie*, 1902, t. IV, p. 101 ; autre exemplaire à Alexandrie, cf. G. Botti, dans *Bessarione*, 1900, fasc. 51-52, append. III.

4. W. de Bock, *Matériaux pour servir à l'archéologie de l'Égypte chrétienne*, in-4°, Paris, 1901, fig. 53.

5. W. E. Crum, *Coptic monuments*, n. 8414.

6. *Ibid.*, n. 8336.

7. A. Gayet, dans les *Annales du Musée Guinet*, t. XXX, part 3, p. 133.

8. W. E. Crum, *Coptic ostraca*, Texte, p. 32, n. 164.

9. *Papyrus Erzherzog Rainer*, Wien, 1894, p. 52. Voir aussi quelques inscriptions dans *Römische Quartalschrift*, 1895, p. 132.

10. De Rossi, Vogüé, Bayet, Fr. Cumont, Crostarosa, Perdrizet, V. Chapot

11. Le Bas et Waddington, *Voyage archéologique*, p. 504.

12. A. Kirchhoof, *Corp. inscr. graec.*, t. IV, n. 9144.

13. *Annotazioni al fascicolo 2 del volume IV del Corp. inscr. graec.*, dans *Opuscoli relig... di Modena*, t. VIII, p. 18.

14. Le Bas, *op. cit.*, n. 2697 : « au-dessous de la fenêtre d'une maison. »

15. E. Miller, *Inscriptions grecques découvertes en Égypte*, dans la *Revue archéol.*, 1883, t. I, p. 203 ; E. Révillout, *Les prières pour les morts dans l'épigr. égypt.*, dans la *Revue égyptologique*, 1885, t. IV, p. 10, note 5 ; W. E. Crum, *Coptic monuments*, dans *Catalogue général des antig. égypt. du Musée du Caire*, in-4°. Le Caire, 1902, p. 91, n. 8397.

en 1897, par MM. B. Grenfell et A. Hunt débute par ces mots : Χριστὸ(ν) Μαρία γεννᾷ, suivis du verset 3^e du ps. 1^{er} (1).

Quoique d'autres interprétations aient été proposées (2), nous croyons pouvoir nous en tenir à celle qui peut se réclamer des monuments que nous venons d'indiquer.

A Hâss, nous lisons donc sur la porte intérieure d'un tombeau :

EIE ΘΕΟΣ ΧΜΓ ΜΟΝΟΙ

Εἰς Θεὸς Χριστὸς Μαρίας γεννηθεὶς μοῦ ος

A l'intérieur d'un tombeau de Shnân on lit cette inscription : (3)

Ἀθάνατος ὢν, πολλὰ(λ)λά πάθ(η) ὑπέμεινεν,	B(ou Θ)ΥΜΓ
Ἰησοῦς ὁ Χριστός.	B(ou Θ)ΥΜΓ
Γένος Δαυίδ, οὐράνιος κλάδος,	B(ou Θ)ΥΜΓ
Ἰησοῦς ὁ Χριστός.	B(ou Θ)ΥΜΓ
(Δ)οξαζόμενος [μο]νογενής, ἀθάνατος, ἐν πάσε τῇ γῇ.	B(ou Θ)ΥΜΓ
Ἰησοῦς ὁ Χριστός.	B(ou Θ)ΥΜΓ

Les quatre lettres qui accompagnent chaque ligne, n'ont pas été interprétées par l'éditeur et M. S. Pétridès écrit : « A la fin de chacune des six lignes, on lit le sigle ΥΜΓ que je ne comprends (4). » L'hésitation entre B et Θ dont n'a pu sortir le premier éditeur, nous semble indiquer les chances plus grandes de solution en lisant Θ et non B puisque dans ce cas nous avons le sigle ΘΥΜΓ qui se développe sans difficulté en Θ(εοῦ) Υ(ἱὸς) Μ(αρίας) Γ(εννηθεὶς), « Le Fils de Dieu engendré de Marie. » Cette formule est manifestement apparentée à celle de Refâdi : Ἰησ(οῦς)... ὁ ἐκ Μαρίας γεννηθ[ε]ῖς (5). La confusion en B et Θ est facile à faire et jusqu'à ce que l'inscription de Shnân ait été publiée d'après un estampage, notre solution nous semble justifiée. D'après M. S. Pétridès l'inscription serait le début d'un alphabet rythmique à refrain dont le graveur aura

1. B. Grenfell. A. Hunt, *Greek papyri*, in-8°, Oxford, 1897, t. II, p. 167, note CXII. Papyrus Bodl. Ms. Grec. th. g. 6 (P) VII^e siècle environ; K. Wessely, *Kleinere Mittheilungen*(XMF) dans *Mittheilungen aus der Sammlung der Papyrus Erzherzog Rainer*, 1897, t. VI, p. 118; Th. Reinach, dans *Byzantinische Zeitschrift*, 1900, p. 60.

2. Krall, *Die Zahl XMF*, dans *Mittheil. der Samml. Rainer*, t. 1, p. 127; L. Stern, dans *Zeitschrift für ägyptische Sprache*, 1886, p. 73; Wessely, dans *Wiener Studien*, 1887, p. 253, suivi par Kenyon. *Greek papyri in the British Museum*, in-4°, London, 1893. n. CXIII, 6, c. 41; enfin Mordtmann, dans *Mittheilung. d. deutsch. archäol. Instituts*, t. VI, p. 126.

3. W. F. Prentice, *op. cit.*, p. 95, n. 15. Dans *Échos d'Orient*. 1904 p. 185, on a supprimé ἀθάνατος à la ligne 5^e.

4. *Échos d'Orient*, 1904, p. 185.

5. Le Bas, *op. cit.*, n. 2697.

omis le second vers commençant par la lecture B ⁽¹⁾ ». Peut-être serait-elle une pièce liturgique dans le genre des trois *Antiphonum* de la liturgie grecque de saint Jean Chrysostome.

II. LA NUIT DE LA GOUTTE CÉLESTE.

Le Calendrier liturgique des Coptes porte la célébration de « la nuit de la chute de la goutte céleste » et compte le commencement de la crue du Nil de cette même nuit qui, dans le calendrier, est notée sous la 11 Payni, quatrième jour avant le solstice d'été.

L'expression énigmatique que nous avons transcrite se rattache à une croyance reposant probablement sur une tradition ancienne ⁽²⁾. Selon le témoignage de Pausanias ⁽³⁾, les Égyptiens attribuaient la crue et l'inondation du Nil à l'effet des larmes d'Isis tombées dans le fleuve ⁽⁴⁾. Cette poétique croyance semble mettre sur la voie du rite liturgique copte ; toutefois le texte de Pausanias est moins précieux que les graffites de Biban el Moluk ⁽⁵⁾ dans lesquels nous voyons les riverains ou les voyageurs noter avec soin les phases de la crue et de la décrue du fleuve dont le débordement annuel était la condition indispensable de la fertilité du sol et de la production des denrées indispensables à la vie. Un des graffites de Biban el Moluk est ainsi conçu :

ce qu'il faut traduire : « L'an II, le 3 Paophi, sous le règne de Menephthès, l'inondation du Nil est descendue comme une goutte du ciel. »

C'est bien la « chute de la goutte céleste » dont nous avons relevé la commémoration dans le calendrier copte. Nous ignorons si les coptes

1. *Échos d'Orient*, 1904, p. 185. L'absence de la lettre B dans un morceau alphabétique si court nous paraît bien difficile à expliquer : peut-être la rencontre de α. γ. δ. est-elle simplement fortuite. Sur le ζ. μ. γ on devra lire l'ingénieux travail de M. Perdrizet, *Isopsiphie*, dans la *Revue des Études grecques*, juillet-octobre 1904, t. XVII, p. 350. Voir aussi Nestle dans *Byzantinische Zeitschrift*, 1904 et au dernier moment M. W. E. Crum me signale le ζ. μ. γ dans Marini, *Papyri diplomatici*, V, LXXV.

2. J. Lieblein, *La crue du Nil commençait par la chute d'une goutte céleste*, dans le *Recueil de travaux relatifs à la philologie et à l'archéologie égyptiennes et assyriennes*, 1900, t. XXII, p. 73.

3. Pausanias *Phocic.*, I, X, c. XXXII.

4. Brugsch, *Matériaux pour servir à la reconstruction du calendrier égyptien*, p. 11.

5. W. Spiegelberg, *Zwei Beiträge zur Geschichte und Topographie der thebanischen Nekropolis im neuen Reich*, cf. G. Maspéro, *Hymne au Nil* publié et traduit d'après les deux textes du Musée britannique, in-4° Paris, 1868 ; P. Guyesse, *Hymne au Nil*, dans le *Recueil de trav. relat.*, 1890, t. XIII, p. 1 sq. ; Anonymi *De Nilo crescente*, dans J. L. Ideler, *Physici et medici graeci minores*, 1841, Berolini, in-8°, t. I, p. 190-192.

memphitiques, pourvus d'une liturgie distincte, pratiquaient le rite liturgique, quant aux Thébains cela n'est pas douteux. Chez eux, des prières étaient prescrites à partir du douzième Payni jusqu'au dixième Paophi, c'est-à-dire depuis le 12 juin jusqu'au 10 octobre (1). On voit par cet exemple ce que les liturgies peuvent offrir d'inattendu lorsque leurs rites reproduisent des croyances et des rites antiques. Le graffite de Biban el Moluk remonte à l'an deuxième du règne de Ménéphthès 1^{er} correspondant à l'année 1113 avant Jésus-Christ.

III. LA TOPOGRAPHIE DE CARTHAGE ROMAINE.

M. Aug. Audollent a publié en 1901 sous le titre : *Carthage romaine. 146 avant Jésus-Christ - 698 après Jésus-Christ* (2), un travail qui ouvre une voie et une perspective nouvelle aux études d'antiquité. Ce livre de 850 pages, qui a passé presque inaperçu, n'est pas un moindre événement que l'apparition de la *Roma sotterranea* de J.-B. de Rossi, mais il ne doit pas attendre une égale célébrité. L'étude de Carthage romaine demeure complètement étrangère aux préoccupations apologétiques qui ont valu à la Rome catacombale son principal intérêt au regard d'un grand nombre. Lorsque l'exemple donné par M. Audollent aura été suivi et que Alexandrie, Antioche, Athènes, Constantinople, Ravenne, Milan et toutes les autres grandes cités anciennes auront été étudiées et décrites avec la même science et la même clarté, on s'apercevra que le livre de M. Audollent était non seulement un initiateur, mais encore un modèle.

Un des souvenirs les plus intéressants de Carthage est le Djebel Khaoui ou « montagne creuse » qui se dresse auprès du cimetière de Garnart. Cette colline est composée de calcaire tendre donnant une chaux légèrement hydraulique qui a servi à bâtir Carthage. Les excavations pratiquées changèrent de nature à une certaine époque et les carrières se transformèrent en tombeaux. Préoccupés par le souvenir des catacombes romaines, d'anciens explorateurs : Beulé, M. de Sainte-Marie, ont cherché des catacombes chrétiennes au Djebel Khaoui. Maltzan et Davis n'admettaient pas la possibilité du contraire. Maltzan écrivait que « selon toute apparence là était le lieu de sépulture de la Carthage chrétienne, car les niches funéraires très spacieuses conviennent bien à la déposition du corps, nullement

1. L'édition romaine du missel copte porte le 10 Paophi, Renaudet dit le 9.

2. *Carthage romaine*, in-8°, Fontemoing, Paris - 1901.

à des *ollae* placées dans des *columbaria*. Sans doute, au temps de Carthage punique on mettait ainsi les corps au tombeau sans les incinérer. Mais ni la forme des tombes, ni aucun indice particulier ne permettaient d'assigner à ces hypogées une antiquité si haute. On y a trouvé plus d'une fois des emblèmes exclusivement chrétiens et absolument aucun d'origine païenne. Sur une tombe était ciselé le symbole du chandelier à sept branches du temple de Jérusalem. » Cette mention a mis le P. Delattre sur la voie de l'identification définitive. Reprenant les fouilles il a acquis la certitude que la nécropole en question date de l'époque romaine et était surtout destinée à la colonie juive. D'après ce savant antiquaire, il a pu exister environ 200 chambres funéraires ; toutes se ressemblent, seule la condition de fortune des propriétaires a pu introduire ci et là des différences décoratives. Cette uniformité est assez digne d'attention et il est surprenant qu'on n'en ait pas conclu à l'existence d'une réglementation qui aurait mis sur la trace du groupe qui l'appliquait.

Malgré la date très incertaine des divers traités dont se compose le Talmud, il faut tenir compte en les étudiant de l'esprit juif des deux ou trois premiers siècles de notre ère et de sa tendance au scrupule en matière de coutumes et de traditions. Les dispositions concernant la sépulture sont consignées dans les termes suivants dans le Talmud de Jérusalem :

« Si l'on a acheté de son prochain un terrain pour l'employer à la sépulture, ou si l'on a reçu de lui un terrain à cet effet, on fera à l'intérieur une cavité large de 4 coudées contre 6 de long, sur laquelle pourront s'ouvrir 8 tombes, savoir : 3 de chaque côté de la longueur et 2 vis-à-vis (une en face de chaque côté plus étroit) ; quant aux tombes elles-mêmes elles auront 4 coudées de long, 7 de haut, et 6 de large (1). »

« Rabbi Simon dit : L'intérieur total de la caverne est long de 8 coudées et large 6 ; on creuse, dit-il, 13 excavations pour recevoir 13 morts, savoir : 4 dans chacune des deux longues parois, 3 dans la paroi en face (courte) une à droite de l'entrée et une à gauche.

« On fait à l'entrée de la caverne une cour de 6 coudées de long et de 6 de large pour recevoir les porteurs du cercueil et on fait 2 cavernes (telles que l'on vient de les décrire) dont l'une est d'un côté de la cour et l'autre de l'autre côté. Rabbi Simon dit que l'on fait quatre cavernes une de chaque côté de la cour. Rabbi Simon bar Gamaliel dit : Pour le nombre des excavations et pour celui

1. *Tr. Nazir*, IX, 3, dans M. Schwab, *Le Talmud de Jérusalem*, in-4° ; Paris, 1888, t. IX, p. 188.

des cavernes il faut prendre en considération la solidité du terrain (1).

« Rabbi Hija bar Joseph dit (pour expliquer les dispositions par-cimonieuses de Rabbi Simon) : Les 2 tombes à droite et à gauche de l'entrée étaient comme des verrous verticaux. Mais, objecta Rabbi Yohanan, était-ce possible ? Enterre-t-on même les chiens debout ? Voici le procédé : On construit les tombes à l'intérieur, juste à l'angle, comme si elles étaient extérieures (latérales). Mais ne touchent-elles pas alors celles de ce côté ? Pour qu'elles ne se touchent pas, on creusera celle de l'angle extrême bien plus profondément, de façon que (de chaque côté), il passe un corps sur l'autre (2). »

Nous n'avons pas dans ces prescriptions une loi dont l'application est inéluctable, puisque Rabbi Simon bar Gamaliel admet que la nature du terrain puisse modifier les dispositions, néanmoins si on applique les dispositions que nous venons de transcrire aux hypogées du Djebel-Khaoui, on constate une concordance remarquable dans les dispositions et une coïncidence exacte pour les dimensions ; on voit qu'une règle minutieuse a présidé à la construction des hypogées, les chambres ont 3^m.70 de large ou 6 coudées et de 5^m.50 à 6^m.70 de long, suivant le nombre des *loculi*, c'est-à-dire 10 à 12 coudées. Chaque *loculus* a 0^m.53 sur 2^m.05, c'est-à-dire une coudée sur quatre. Toutes les dimensions sont donc en coudées entières, ce qui ne laisse aucun doute sur l'origine des excavations ; quant aux différences avec les chiffres du Talmud elles s'expliquent par la latitude laissée en raison de la nature du sol et peut-être aussi par le fait que les hypogées du Djebel-Khaoui ont reçu des chrétiens dont quelques inscriptions ont été retrouvées. Ceci indiquerait que la communauté juive de Carthage devait être assez tolérante, car deux religions en guerre ne se réconcilient pas autour d'un cercueil.

Le livre de M. Audollent contient une partie consacrée à l'histoire de l'Église de Carthage et à son organisation (p. 435-632). C'est un excellent travail qui suffirait à lui seul à démontrer la nécessité, la possibilité et l'opportunité d'une refonte complète de l'ouvrage de Morcelli. Il est probable qu'après les découvertes épigraphiques du *C. I. L.*, t. VIII et *Suppl.* et l'inventaire monumental de M. S. Gsell, les fouilles futures ne modifieront pas notablement nos connaissances sur l'Afrique chrétienne et il semble que, mieux

1. « On pourra creuser plus de 13 excavations, si le terrain est dur : car on n'aura pas besoin d'un intervalle d'une condée entre elles ; si le terrain est friable, on en creusera moins, car on aura besoin d'un plus grand intervalle. »

2. *Tr. Bara Bathra*, 6, dans M. Schwab, *op. cit.*, t. X. p. 197 sq.

qu'aucune autre province, l'Afrique, grâce à la persévérance et à la pénétration apportée pendant trois quarts de siècle par les archéologues, permettrait d'entreprendre le livre définitif qui sera le bienvenu.

Je me permets de différer d'opinion avec M. Audollent sur le sens de la célèbre inscription Carthaginoise : *Deus christianorum ενοχολτης*, contemporaine de Tertullien. M. Audollent y voit une allusion à la crèche de Bethléem, cela me semble impossible parce que la légende de l'âne et du bœuf présents auprès de la crèche n'apparaît pour la première fois que un siècle et demi plus tard, ainsi que j'ai essayé de le démontrer dans le *Dictionnaire d'archéologie chrétienne* au mot *Ane*. Un passage d'Apulée que j'y ai cité semble ne pas laisser d'hésitation sur le sens véritable de la calomnie que les anciens lançaient sans sourciller et que, plus près de nous, Voltaire a reprise pour son compte avec une intention analogue mais à une adresse différente.

Afin de justifier le titre de ces notes je terminerai par une indication épigraphique. Carthage était divisée en régions ecclésiastiques, certainement au nombre de six, peut-être plus. Parmi les « textes relatifs à la topographie de Carthage, » M. Audollent a omis celui-ci (1) :

quodvult
DEVS INPA
CE R S

Quodvultdeus in pace ; regionis secundae.

Les deux observations par lesquelles je termine ne doivent prouver qu'une chose, c'est que dans le livre de M. Audollent il faut tout lire, même les notes et les appendices.

Farnborough

H. LECLERCQ.

1. *C. I. L.*, t. VIII, n. 13881.